

< >

XVI- D'un Autre à l'autre

[note](#)

11 JUIN 1969

(p615->) Ce petit festival hebdomadaire n'étant pas destiné à continuer pendant l'éternité, aujourd'hui nous allons nous essayer à vous donner l'idée de la façon dont, dans un contexte plus favorable, mieux structuré, nous pourrions nous employer à mettre dans la théorie un peu de rigueur.

Quand j'ai choisi cette année pour titre de mon séminaire " D'un Autre à l'autre " , une des personnes qui, je dois dire, s'était le plus distinguée par une prompte oreille à m'entendre dans cette enceinte, mais enfin qui, comme Saint-Paul, avait été terrassé au détour par cette chose qui nous est arrivée l'année dernière, vous le savez tous, la mémoire en dure encore, comme Saint-Paul au chemin de Damas, s'était vu précipité en bas de sa monture théorisante par l'illumination maoïste, ce quelqu'un a écouté ce titre et m'a dit : " Oui ... ça fait banal " .

Je voudrais quand même, si vous ne le soupçonnez pas déjà, bien pointer que ça veut dire quelque chose ; (p616->) quelque chose qui nécessite le choix très exprès de ces mots qui, comme j'ose l'espérer, vous les écrivez dans votre tête, s'écrivent : " D'un Autre à l'autre " . Le grand A, il m'arrive, il m'est arrivé cette année à plusieurs fois de le réinscrire sur ces feuilles où de temps en temps je rappelle l'existence d'un certain nombre de graphes, et " l'autre " concerne ce que j'écris d'un " a " .

Si évidemment ce terme ne résonnait plus à l'oreille étourdie par un autre bruitage que d'un petit air de ballade, dans le genre " de l'un à l'autre " , de l'un à l'autre aller, en promenade, c'est tout de même pas rien de dire ça : de l'un à l'autre ; ça marque les points de scansion d'un déplacement ; de là à là.

Mais enfin évidemment, pour nous autres, qui ne sommes pas à tous les moments mordus par la démangeaison de l'acte, nous pouvons nous demander quel intérêt, si c'est de deux un qu'il s'agit, pourquoi l'un plus que l'autre, si l'autre en est encore un.

Il est un certain usage prépositionnel de ces termes : un et autre, c'est-à-dire de les insérer entre un " de " et puis un " à " qui a pour effet d'établir entre eux ce que j'ai appelé dans d'autres temps un rapport - vous vous en souvenez peut-être, enfin j'imagine - un rapport métonymique

; c'est ce que je viens de (p617->) désigner en disant qu'à quoi bon, si c'est toujours un un; néanmoins, si vous écrivez les choses ainsi :

de l'un à l'Autre
 1 1

le rapport métonymique est dans chaque cas 1.

C'est important de l'écrire comme ça, parce que un écrit comme ça, c'est un effet de signifié privilégié que l'on connaît généralement sous le terme du nombre.

C'est à savoir que ce un se caractérise par ce qu'on appelle l'identité numérique.

Comme rien ici par ces termes n'est désigné, que nous ne sommes au niveau d'aucune identification unaire, d'un un placé par exemple sur votre paume à l'occasion en manière de tatouage, ce qui vous identifie dans un certain contexte - c'est arrivé - comme nous ne sommes pas à ce niveau-là, que c'est un trait qui ne marque rien dont il s'agit dans chaque cas, nous sommes strictement au niveau de ce qu'on appelle l'identité numérique, c'est-à-dire de quelque chose qui marque la pure différence en tant que rien ne la spécifie, l'autre n'est l'autre en rien, et c'est justement pour ça qu'il est l'autre.

Voilà. Alors on peut se demander pourquoi, de l'un à l'autre, pourquoi il y a ces espèces de choses qui traînent, qu'on appelle des articles définis, en français (p618->) " le " , ça ne se voit pas bien tout de suite au niveau du premier. L'un, pourquoi l'un ? Nous serions bien près de qualifier cet " 1 " du " l'un " pour euphonique si nous ne nous méfiions pas par expérience de ces sortes d'explications.

Nous avons été là-dessus suffisamment avertis par des rencontres précédentes. Essayons mieux de voir si ce " l " , ce " le " , article défini se justifie mieux devant " l'Autre " .

L'article défini en français se distingue de son usage en anglais par exemple, où l'accent démonstratif reste si fortement appuyé. Il y a une valeur privilégiée de l'article défini en français, c'est ce qu'on appelle sa valeur de fonctionner pour le notoire. De l'un à l'autre dont nous sommes partis, est-ce qu'il s'agit de l'autre entre tous, dans le sens où nous allons tout doucement le pousser ?

Entre tous, est-ce qu'il y en aurait donc d'autres ? Il est bon de s'aviser ici, de se remémorer si l'on peut, que nous avons posé qu'au niveau de l'Autre, tout au moins quand nous l'avons écrit avec un A, nous avons formulé aussi qu'il n'y a pas d' autre de l'Autre. Et ceci est très essentiel

à toute notre articulation.

Alors on va chercher une autre notoriété. Est-ce que, s'il n'y en a pas d'autre (d'Autre), de l'Autre, est-ce que c'est à dire qu'il n'y en a qu'un ? Mais ça (p619->) aussi, c'est impossible, parce que sans ça, il ne serait pas l'Autre.

Ça peut vous sembler, tout ceci, un tant soit peu rhétorique. Ça l'est. On a beaucoup spéculé dans des temps très antiques sur ces thèmes qui se disposaient d'une façon un peu différente.

On parlait de l'autre et du même, et Dieu sait où ça a conduit toute une lignée qui s'appelle à proprement parler platonicienne. Ce n'est pas la même chose que de parler de l'un et de l'autre, non pas que la lignée platonicienne n'ait pu faire autrement que d'en venir à poser la question de l'un, mais très précisément d'une façon qui est celle qu'en fin de compte nous allons interroger dans le sens d'une mise en question.

L'un tel que nous le prenons ici est d'un autre ordre que cet Un élaboré par la méditation platonicienne. Il est clair que, pour ceux qui déjà m'ont entendu cette année, ce rapport de l'un à l'Autre ne va à rien de moins qu'à rappeler, qu'à faire sentir la fonction de la paire ordonnée dont vous avez vu au passage quel est le rôle majeur dans l'introduction de ce qu'on appelle bizarrement la théorie des ensembles, car tout le monde semble s'accommoder fort aisément de ces ensembles, au pluriel, alors que c'est justement une question, et très vive quoique non totalement tranchée (p620->) encore, si l'on peut les mettre au pluriel ; en tout cas ce n'est pas si aisé si la question reste ouverte de savoir si l'on peut considérer d'aucune façon qu'un élément peut appartenir à deux ensembles différents en restant le même.

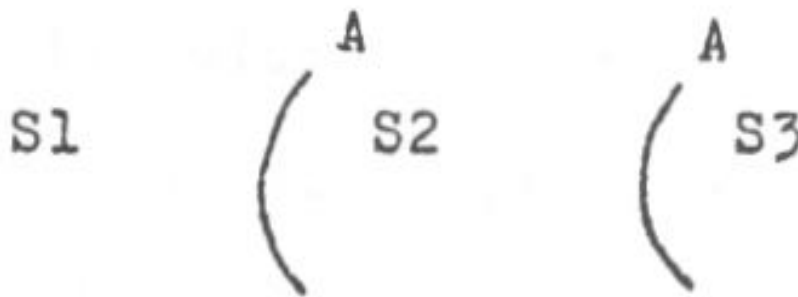
C'est une petite parenthèse destinée à vous rappeler que ça n'est pas sans constituer une très forte innovation logique que tout ce qui se rapporte à ce que j'appellerai l'ensemblissement - pour des raisons de consonance, j'aime mieux ça que " ensemblement " , quoiqu'il arrive que la théorie des ensembles s'ensable de temps en temps. Mais elle se réensemblit fort allègrement.

Ce n'est évidemment qu'en marge d'une telle référence que je voudrais vous rappeler cette innovation tout à fait radicale que la théorie des ensembles constitue d'introduire ce pas, et littéralement à son principe, que ce qu'il s'agit de ne pas confondre, c'est en aucun cas un élément quelconque avec l'ensemble qui pourtant ne l'aurait que pour seul élément.

Ce n'est pas du tout pareil. Et c'est là le pas d'innovation logique qui doit nous servir exactement à introduire comme il convient cet Autre problématique dont je viens d'interroger pourquoi nous lui donnerions cette valeur notoire : l'Autre.

(p621->) En ce sens qui est celui dont nous l'introduisons pourvu de ce A, il prend cette valeur notoire non pas d'être l'Autre entre tous, ni aussi bien d'être le seul, mais seulement de ce qu'il pourrait n'y en pas avoir, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un ensemble vide.

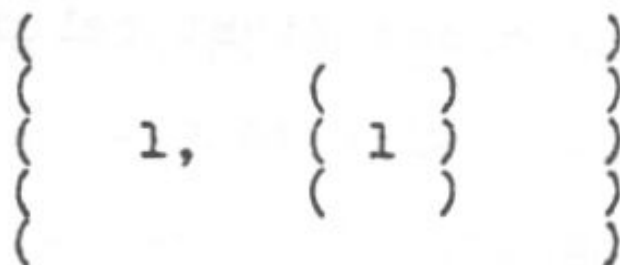
Voilà ce qui le désigne comme Autre. Peut-être à cette occasion vous rappelez-vous du schéma que j'ai inscrit à plusieurs reprises cette année, sur ces feuilles blanches : le schéma du S 1 hors d'un cercle désignant précisément la limite de l'Autre comme ensemble vide. Ceci est le grand A, l'Autre, ceci pour désigner le rapport de ce S1 à un S2, lequel s'inscrit au champ de l'Autre et qui est proprement cet Autre signifiant dont je parle comme étant celui sur lequel repose la constitution du sujet en ceci que le S1 le représente, ce sujet, auprès d'un autre signifiant.



J'ai aussi insisté sur ceci qu'à avoir cette position se renouvellera la limite du A redit ensemble vide, avec le S3 et tant d'autres qui pourront ici prendre la place d'un certain relais.

C'est ce relais que nous allons explorer aujourd'hui et je n'ai fait ce rappel que pour ceux qui, d'être absents, ne verraient pas ce que je désigne, d'avoir été (p622->) absents quand déjà j'ai écrit ces formules de cette façon.

Remarquez bien qu'il n'y a rien d'arbitraire à identifier du même A cette limite ici tracée de la ligne, car ce n'est pas le point le moins singulier de la théorie des ensembles qu'à quelque niveau que se produise l'ensemble vide, quand vous interrogez un ensemble, et ceci, vous allez tout de suite très facilement l'imaginer, supposez l'ensemble fait de l'élément 1 et de l'ensemble qui a pour seul élément l'élément 1. Voilà un ensemble à deux éléments distincts, puisqu'on ne saurait confondre d'aucune façon un élément avec l'ensemble qui ne comporte que cet élément pour élément de cet ensemble.



Or l'ensemble vide, nous pouvons toujours, à tout instant, le faire surgir au titre de ce qu'on appelle sous-ensemble. Ce n'est pas le moindre intérêt, c'est peut-être même le principal, de la théorie des ensembles que ce jeu dit des sous-ensembles. Je regrette de devoir le rappeler, mais c'est l'extension de mon auditoire qui m'y force de rappeler que faire (x, y, z, n) les éléments d'un ensemble, si l'on (p623->) appelle sous-ensemble un autre ensemble qui est inclus dans cet ensemble sous la forme de ce type-ci : que x, y, z en constituent un sous-ensemble, vous voyez vite que le nombre, x, y, n , par exemple, et puis y, z, n , et ainsi de suite, que le nombre, je pense que je n'ai pas besoin d'insister pour que ça vous apparaisse évident, qu'il est clair que numériquement, rassembler les éléments des sous-ensembles, autrement dit ce qui ici d'un premier jet pourrait faire figure de parties n'est évidemment en aucun cas égal numériquement aux éléments de l'ensemble T d'où nous sommes partis pour articuler ces sous-ensembles et que même il est facile d'imaginer la formule exponentielle qui nous montrera qu'à mesure que grandissent le nombre des éléments d'un ensemble, la somme numérique des sous-ensembles que l'on peut en édifier dépasse très largement le nombre de ces éléments ;

$$\left(\begin{array}{l} x, y, z, n \\ \left(\begin{array}{l} x, y, z \end{array} \right) \\ \left(\begin{array}{l} x, y, n \end{array} \right) \\ \left(\begin{array}{l} y, z, n \end{array} \right) \end{array} \right)$$

ce qui est fort important à rappeler pour ébranler cette sorte d'adhésion à une géométrie prétendue naturelle, et spécialement à un postulat dont, si mon souvenir est bon, quelque part du côté d'un Xe livre d'Euclide - j'espère ne pas me tromper - un certain Eudoxe fait un grand état.

(p624->) Or ceci est capital car nous allons le toucher immédiatement du doigt sous la forme suivante ; c'est qu'à énumérer les sous-ensembles de notre Autre ici réduit à sa fonction la plus simple, à savoir d'être un ensemble portant le 1, de ce signifiant nécessaire comme étant celui auprès duquel va se représenter de l'un à l'Autre le un du sujet ; vous verrez tout à l'heure dans quelles limites il est légitime de réduire ces deux $S, S1$, et $S2$, à un même un ; c'est bien ce qui est l'objet de nos remarques d'aujourd'hui.

Il est clair qu'à interroger le 1 inscrit dans le champ défini comme

Autre, comme ensemble comme tel, nous aurons comme sous-ensembles 1 et ceci qui est la façon d'écrire l'ensemble vide.

$$1 \{ 1 \}$$

$$\{1, \emptyset\}$$



Illustration la plus simple de ceci que j'ai rappelé que les sous-ensembles constituent une collection numériquement supérieure à celle des éléments qui définissent un ensemble.

Est-ce qu'il est nécessaire d'insister, que vous voyez ici se reproduire sous la forme de cette double (p625->) parenthèse qui est bien effectivement la même que celle de la ligne qui désigne ici A, exactement l'identité de ce A comme ensemble vide, en ces deux points du schéma qui le reproduisent.

Voici donc évoqué, dès que au champ de l'Autre, quelque chose peut s'inscrire d'aussi simple que le trait unaire, dès que ceci est conçu, du même mouvement surgit, par la vertu de l'ensemble, la fonction de la paire ordonnée. Car il suffit de voir que dès lors les deux 1 qui peuvent s'inscrire l'un ici comme premier élément de l'ensemble et l'autre à remplir le second ensemble vide, s'il est possible de s'exprimer ainsi car comme ensemble vide, c'est le même, ces deux 1 se distingueront d'une appartenance différente. (Voir page précédente)

C'est bien là où gît la vertu non rencontrée jusqu'alors de ce de l'un à l'Autre, mine de rien, d'où nous sommes partis tout à l'heure pour y rappeler ce qu'a de spécifique la relation qui nous intéresse et qui motive cette année notre titre : D'un Autre à l'autre ; c'est pour autant que tout ce qui est de ce qui fait notre expérience ne peut que tourner, retourner et toujours revenir se pointer autour de la question de la subsistance du sujet, toujours axe, axiomatique indispensable à ne jamais perdre ce à quoi nous avons à faire dans le concret de la façon la plus efficace, (p626->) à savoir que si cet axe et cet axiome n'est pas conservé nous entrons dans la confusion, celle qui s'étale aux derniers temps dans tout ce qui se fait de

l'énoncé de l'expérience analytique et spécialement à l'intégration de plus en plus envahissante de cette fonction dite The Self qui fait prime dans les articulations présentes de l'analyse anglo-américaine.

Qu'en est-il en effet des premiers pas que nous permet cette distinction, cette dissymétrie sur quoi, vous le voyez, se fonde, la différence qu'il y a du signifiant qui représente le sujet à celui auprès duquel il va s'inscrire au champ de l'Autre pour que surgisse le sujet de cette représentation même.

Cette dissymétrie fondamentale est celle qui nous permet de poser la question : qu'en est-il de l'Autre ? Est-ce qu'il sait ? Je ne demande pas de répondre d'une voix ; si j'avais une brochette de deux rangées devant moi qui soient des élèves d'un certain type, heureusement je n'ai pas à les considérer comme typiques, je peux quand même les évoquer comme amusants, et après tout, pourquoi ne me dirait-on pas : " Mais non, il ne sait pas ? tout le monde sait ça ; le sujet supposé savoir, pan-pan, il n'y en a plus ! "

Il y a encore des gens qui croient ça ; qui l'enseignent même, certes dans des endroits inattendus encore que récemment surgis. Mais ce n'est pas ça du tout que j'ai dit. Je n'ai pas dit que l'Autre ne sait (p627->) pas ; c'est ceux qui disent ça qui ne savent pas grand-chose, malgré tous mes efforts pour le leur apprendre ! J'ai dit que l'Autre, comme c'est évident puisque c'est la place de l'inconscient, sait ; seulement il n'est pas un sujet. La négation " il n'y a pas de sujet supposé savoir ", si tant est que j'ai jamais dit ça sous cette forme négative, ça porte sur le sujet, pas sur le savoir.

C'est facile d'ailleurs à saisir pour peu qu'on ait une expérience de l'inconscient. Ça se distingue en ceci justement qu'on ne sait pas là-dedans qui c'est qui sait.

Ça peut s'écrire de deux façons :

Qui c'est qui sait

Qui sait qui c'est.

Le français est une belle langue, surtout quand on sait s'en servir. Comme toutes les langues, aucun calembour ne s'y produit au hasard.

Alors ce rappel du statut del'Autre, c'est cela qui, dans mon symbolisme, s'écrit comme ça $S(A) - S$, ce qui veut dire signifiant - et A, auquel j'ai donné aujourd'hui la figure de l'ensemble vide.

Je mets là ça parce que, du même style emporté qui tout à l'heure imaginaiement puisque bien sûr je suis forcé d'imaginer les demandes et les réponses (p628->) ici, - tout à l'heure imaginaiement je supposai qu'on me disait que l'Autre ne savait pas ; je ne voudrais pas qu'à la suite de ça,

vous preniez l'idée que ce que je suis en train d'expliquer, c'est ce qui est en haut à gauche de mon graphe, à savoir S signifiant de \mathcal{A} . Ça, c'est autre chose. Comme je vous ferai encore deux séminaires, j'ai le temps de vous expliquer la différence !

Pour l'instant, ce que je déduis aujourd'hui avec quelque lenteur mais très important à parcourir pour des raisons que je vous laisserai peut-être à la fin de cette séance entrevoir, c'est qu'il n'y a pas de confusion sur un certain nombre de notations.

S (A), voilà ce qui vient ici d'être énoncé de ce qu'il en est de l'Autre au titre de l'ensemble vide.

Est-ce qu'il faut que j'en revienne une fois de plus, parce que je ne parle que de ça depuis le début mais ce n'est pas encore prouvé qu'il ne faille pas que j'y revienne, que ça veut dire qu'en aucun cas ça ne veut dire qu'il est Un. Ce n'est pas parce qu'il n'y en a pas d'autre qu'il est Un.

Or, pour que le sujet s'y fasse représenter du dehors, il faut qu'un signifiant, il en trouve un autre ; il ne peut pas le trouver ailleurs que là. C'est ça la source de la confusion. C'est que c'est à (p629->) partir de cette nécessité pénible qu'il part d'ailleurs, naturellement pas sans raison ; mais je ne peux pas tout de même tout le temps vous refaire l'histoire de ceci, à savoir comment cet animal avec le feu au derrière en vient à devoir se promouvoir comme sujet.

Il est bien certain que c'est ce feu au derrière qui l'y pousse. Seulement si je parle du feu au derrière, il n'y a que ça qui vous intéresse, alors il faut tout de même bien que de temps en temps je me mette à parler, à proprement parler de ce qui se passe, en négligeant le feu au derrière qui est pourtant la seule chose bien sûr qui puisse le motiver à se faire représenter ainsi à ce dont en effet il faut bien partir c'est-à-dire non pas de l'Autre mais de cet un autre, c'est-à-dire de cet un inscrit dans l'Autre, condition nécessaire à ce que le sujet s'y accroche, belle occasion aussi de ne pas se souvenir de ce qui de cet un est la condition, c'est-à-dire l'Autre.

Voilà. Alors je ne sais pas si vous voyez ça venir. Mais enfin il est clair que si je vous ai parlé de Pascal et de son pari comme ça, au début de l'année, ce n'est pas uniquement pour faire preuve d'une érudition que d'ailleurs j'ai complètement cachée comme d'habitude concernant mes affinités jansénistes et autres conneries pour les journalistes.

Ce n'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit.

(p630->) Il s'agit de ceci : étudier ce qui se passe, de ce que je viens déjà d'écrire au tableau et sur lequel vous devriez déjà me devancer d'au-moins trois quarts d'heure, c'est que donc quelque chose va annoncer le

sujet au titre le plus simple de ce même Un unaire à quoi nous réduisons, dans l'hypothèse stricte, ce qu'il en est de ce à quoi il peut s'accrocher au champ de l'Autre, et qu'il y a de ça un mode, qui est celui le plus simple que j'ai écrit là aujourd'hui, c'est de se compter Un lui-même.

Il faut avouer que c'est tentant ; c'est même si tentant qu'il n'y a pas un seul d'entre vous qui ne le fasse, toute psychanalyse ayant été déversée sur vos têtes, on n'y peut rien ; vous vous croyez Un pour longtemps.

Il faut dire que vous avez de fortes raisons pour ça.

Je ne suis pas pour l'instant en train de parler de mentalité ni de contexte culturel, ni de ces autres bafouillages, et après tout ça me donne plutôt une vacillation, à savoir de tomber dans la lamentable faiblesse d'évoquer ici ce que de toute façon vous êtes incapables de comprendre, parce que moi aussi, c'est qu'il y a quand même des zones dans le monde où c'est le but de la religion que de l'éviter, cet un Autre. Seulement ça comporte une telle façon (p631->) de se conduire avec la divinité, non pas simplement comme Pascal de dire qu'on ne sait pas ce qu'il est mais qu'on ne sait même pas s'il est ; mais non ; on ne peut pas dire ça, car déjà dire ça, c'est en dire trop pour un bouddhiste. Ça suppose une discipline qui évidemment s'impose à partir de là, des conséquences qui vont en résulter dans les rapports - mais ça, vous le soupçonnez quand même - entre la vérité et la jouissance. Et l'on fait passer je ne sais quelle DDT là, sur ce champ de l'Autre, qui évidemment leur permet des choses qui ne nous sont pas permises.

Ce qui serait bien, ce qui serait amusant, c'est de voir le rapport que ça a, ce que je suis là en train de vous dire, avec le fait que la logique, comme ça, qui s'est produite à un certain moment de l'histoire en parallèle à ce que nous a mijoté, qui n'est pas si mal, qui est plein de choses tout à fait inexploitées encore, Aristote, ça doit tout de même avoir un rapport avec ça que chez eux, la cuisine au niveau de ce plat prend une forme différente. Au lieu qu'il y ait simplement une majeure, une mineure et une conclusion, il y a forcément au minimum cinq termes. Seulement pour le saisir bien, il faudrait commencer d'abord par faire ces quelques exercices qui doivent permettre de faire un autre rapport entre (p632->) la vérité et la jouissance qu'il n'est d'usage dans une civilisation fortement centrée sur ses névrosés.

Voilà. Alors moyennant quoi ce dont il s'agit est ceci que Un le sujet s'annonce à cet un Autre, cet un Autre qui est là comme inscrit d'abord comme signifiant unaire, par rapport à quoi il a à se poser comme Un, et vous voyez là la portée de mon pari de Pascal, il s'agit d'un quitte ou double. Un quitte ou double qui, comme je vous l'ai fait remarquer dans le pari de Pascal, se joue à un seul joueur, puisque l'Autre, comme j'y ai insisté au moment où je parlais du pari de Pascal, c'est l'ensemble vide, ce

n'est pas un joueur. Il sait des choses mais comme il n'est pas un sujet, il ne peut pas jouer.

Quitte ou double, Pascal, là, nous articule bien la chose. Il dit : même qu'il ne s'agirait que de ça, d'avoir une seconde vie après la première, mais ça vaudrait tout ! Ça fait une certaine impression. Comme justement nous sommes une civilisation dont l'axe est constitué par les névrosés, comme je le disais à l'instant, on marche, on y croit. On y croit de tout son cSur. J'y crois comme vous y croyez. Ça vaudrait la peine de balancer celle-ci pour en avoir une autre. Pourquoi ? Parce que ça permettrait de faire une addition, d'en faire deux. C'est d'autant plus vraisemblable qu'on est sûr de gagner puisqu'il n'y a pas (p633->) d'autre choix.

Je ne sais pas si vous saisissez très bien en quoi ce que je suis en train d'énoncer recouvre un certain petit schéma qui se trouve quelque part dans des remarques faites à propos du rapport de M. Je-ne-sais-qui. C'est un rapport en miroir avec le champ de l'Autre, et constitué exactement par ceci, du rapport à l'idéal dont il suffit parfaitement pour l'établir de lui donner pour support le trait unaire. Le reste du schéma nous montre que ceci va avoir une valeur décisive sur la façon dont va s'acointer quelque chose que là, au niveau de cette figure, je suis bien forcé d'instituer comme tout donné, à savoir ce a que j'ai mis quelque part, pour qu'il vienne aussi dans le miroir se refléter de la bonne façon ; mais enfin c'était une étape de l'explication. Il s'agit de savoir, ce a, d'où il surgit. Et ça a le rapport le plus étroit avec ce trait unaire dans l'Autre en tant qu'il est le fondement de ce qui, dans ce schéma, prend sa portée d'être l'idéal du moi.

Est-ce que vous n'avez pas déjà vu que dans ce dont il s'agit dans ce quitte ou double, c'est de quelque chose qui est un tout petit peu trop chargé dans un certain texte dont je parle depuis très longtemps de sorte que quand même quelques-uns d'entre vous ont dû l'entrouvrir, qui est celui de la Phénoménologie de (p634->) l'Esprit de Hegel. La réintroduire ainsi à l'intérêt d'y dégager ce qui est, si je puis dire, le nerf de la preuve, parce que ce petit apologue du maître et de l'esclave, avec son dramatisme, vous comprenez, il parlait dans une Allemagne, là, comme ça, qui était toute remuée par les sillons de gens qui heureusement représentaient autre chose ; il s'agissait des soldats entraînés par quelqu'un d'assez malin, qui n'avait pas eu besoin de venir à mon séminaire pour savoir comment il fallait opérer en politique en Europe ; alors le maître et l'esclave, la lutte à mort de pur prestige, qu'est-ce que ça vous en fout plein la vue ! La lutte à mort, il n'y a pas la moindre lutte à mort, puisque l'esclave n'est pas mort, sans ça il ne ferait pas un esclave !

Il n'y a pas le moindre besoin de lutte, à mort ou pas ; il y a simplement besoin d'y penser, et avec cette lutte, penser, ça veut dire que oui, en effet, s'il faut y aller, on y va !

On a fait un trait unaire avec la seule chose après tout, réfléchissez-y bien, avec quoi un être vivant peut le faire : avec une vie. En effet, ça, on est tranquille ; dans tous les cas, on n'en aura qu'une. Tout le monde le sait, dans le fond, mais ça n'empêche pas qu'il n'y a qu'une seule chose d'intéressante, c'est de croire qu'on en a une infinité, et par-dessus le marché qu'il leur est promis, à ces vies infinité, (p635->) Dieu sait par quoi et au nom de quoi, c'est ce que nous allons tâcher d'élucider, d'être infiniment heureuses.

C'est quelque chose d'être Pascal ; quand il écrit sur des petits papiers pas faits pour la publication, ça a une certaine structure. Avec la lutte qui n'est à mort que de transformer sa vie en un signifiant limité au trait unaire, c'est avec ça qu'on constitue le pur prestige. Et d'ailleurs c'est plein d'effet parce que ça vient prendre sa place au niveau de choses existantes, qui ne sont pas plus mortelles chez l'animal qu'elles ne le sont chez l'homme, puisque chez l'animal, c'est ce qui se produit au niveau de la lutte des mâles que nous décrit si bien le cher Lorentz, dont les hebdomadaires se régalaient vingt ans après que j'en aie montré l'importance à mes séminaires de Sainte-Anne ; c'était le temps du stade du miroir et je ne sais pas quoi, du criquet pèlerin, de l'épinoche, et des gens qui demandaient ce que c'était " qu'est-ce que c'est que ça, une épinoche ? " on leur a fait un dessin. Epinoche, ou n'importe quoi des autres, ils ne s'entretuent pas forcément, ils s'intimident. Lorentz a montré là-dessus des choses bouleversantes, ce qui se passe au niveau des loups ; celui qui effectivement est intimidé, qui offre sa gorge, le geste suffit, il n'y a pas besoin que l'autre l'égorge. Seulement à la suite de ça, le loup vainqueur ne se croit pas deux loups. L'être parlant se croit deux, (p636->) à savoir que, comme on dit, il est maître de lui-même. C'est bien ça le pur prestige créé. S'il n'y avait pas de signifiant, un truc pareil, vous pourriez toujours courir pour l'imaginer. Seulement il suffit de voir n'importe qui pour savoir qu'au minimum il se croit deux, parce que le premier truc qu'il vous raconte toujours, c'est que si ça avait été pas comme ça, ç'aurait été autrement et que ça aurait été tellement mieux parce que ça correspondait à sa véritable nature, à son idéal. L'exploitation de l'homme par l'homme commence au niveau de l'éthique, à ceci près qu'on voit mieux au niveau de l'éthique de quoi il s'agit, c'est-à-dire que c'est l'esclave qui est l'idéal du maître ; c'est celui-là qui lui apporte ce qu'il lui faut : le Un en plus. L'idéal, c'est service-service. Oui, il est là. Ça rend beaucoup moins étonnant ceci que ce qui arrive au maître chez Hegel, c'est évident, il n'y a qu'à regarder ce qui arrive à la fin de l'histoire, à savoir que le maître est aussi parfaitement esclavagé qu'il est possible.

D'où la formule dont je l'affectai à un tournant, à Sainte-Anne, puisque je m'évoque, faites le cocu de l'histoire. Mais cocu, il l'est de départ ; c'est le cocu magnifique. L'idéal, et l'idéal du moi, c'est ça : un corps qui obéit. Alors il va le chercher chez l'esclave. Naturellement il ne sait pas quelle

est sa (p637->) position, à lui, l'esclave. Car enfin, dans tout ça, absolument rien ne démontre que l'esclave ne sache pas très bien ce qu'il veut depuis le départ, comme je l'ai maintes fois fait remarquer, que la question de ses rapports avec la jouissance soit quelque chose qui n'est pas du tout élucidée. Quoi qu'il en soit, ça suffit à laisser tout à fait dans l'ombre son choix, à lui, dans l'affaire. Car rien ne dit après tout que la lutte, il l'a refusée, ni même qu'il a été intimidé. Parce que si cette affaire de rapport quitte ou double entre le Un et le Un, ça coûte, rien ne dit que ça ne peut pas mordre sur de toutes autres situations que celle animale où l'on en trouve le point d'accrochage éventuel mais qui n'est pas du tout forcément unique.

On peut supposer l'esclave qui prend les choses tout à fait autrement. Il y a même des gens qui s'appellent les Stoïciens qui avaient justement essayé de faire quelque chose dans ce genre-là. Mais enfin on les a, comme ça, comme le homard dans l'histoire, l'Eglise les a peints en vert et les a accrochés au mur. Alors on ne se rend plus très bien compte de quoi il s'agissait. Ils ne sont pas plus reconnaissables accrochés au mur et peints en vert que ne l'est le homard. Le Stoïcien avait une certaine solution qu'il avait donnée à ça : la position de l'esclave, pour faire que les autres pouvaient continuer leur lutte (p638->) comme ils voulaient, lui s'occupait d'autre chose.

Tout ça, c'est pour vous répéter ce que je viens de vous dire tout à l'heure, que l'exploitation de l'homme par l'homme, elle est aussi, disons, à considérer au niveau de l'éthique, et que le jeu dont il s'agit pour mon droit de me figurer être deux, pour la constitution de mon pur prestige, c'est quelque chose qui mérite de prendre sa portée du rappel de toutes ces coordonnées parce que ça a le plus grand rapport avec ce qu'on appelle le malaise dans la civilisation. Le où ça va de lutte à mort, qui, elle, est peut-être un peu plus compliquée que son départ, nous en avons la constatation dans une civilisation qui justement se caractérise d'avoir pris ce départ-là. Parce que, pour prendre le sujet, le maître, idéal de Hegel, représenté par 1, et qui bien entendu puisqu'il joue tout seul gagne, il est clair que puisque c'est exactement pour ça, pour se signifier par 2, ayant gagné, qu'il va y avoir un rapport qui va s'établir entre ce 2 et ce 1, maintenant auquel il peut s'accrocher puisque ce 1, il l'a mis en balance sur la table, au champ de l'Autre ; et il n'y a pas de raison qu'il s'arrête : contre ce 1, il va jouer 2.

1) 1) 2) 3)

En d'autres termes, contre quiconque va être piqué de la même mouche que lui et se croire maître, il va entrer en action, aidé de son esclave. Ça se (p639->) continue ainsi selon la série dont je vous ai déjà parlé en son temps, parce qu'on ne peut pas dire que je ne vous mâche pas les choses :

1 2 3 5 8 13 21

et ça continue jusqu'à 289 ou quelque chiffre remarquable de cette espèce, et chacun de ces chiffres étant considéré, c'est la série de Fibonacci, de la somme des deux chiffres précédents, la série de Fibonacci étant caractérisée par ceci que $U_0 = 1$ que $U_1 = 1$ et que

$$U_n = U_{n-1} + U_{n-2}.$$

Vous voyez que ce dont il s'agit n'est pas très loin de ce à quoi notre civilisation entraîne, à savoir qu'il y en a toujours pour prendre le relais de la maîtrise, et que ce n'est pas étonnant que maintenant, au dernier terme, nous ayons un U_n d'environ 800 millions de personnes sur les bras devenu maître de l'étape précédente.

L'intérêt de ceci bien sûr n'est pas du tout de faire des rappels comme ça d'actualité aussi grossiers. Si je vous parle de la série de Fibonacci, c'est en raison de ceci : c'est qu'à mesure que les chiffres qui le représentent croissent, c'est de plus en plus près, de plus en plus rigoureusement que le rapport

$$\frac{U_{n-1}}{U_n}$$

est strictement égal à ce que nous avons appelé, et pas (p640->) par hasard, quoique dans un autre contexte, du même signe dont nous désignons l'objet a.

Ce petit a irrationnel qui est égal à $\sqrt{\frac{5}{2}} - \frac{1}{2}$ est quelque chose

qui se stabilise parfaitement comme rapport à mesure que ce qui s'engendre de la représentation du sujet par un signifiant numérique auprès d'un autre signifiant numérique, ceci s'obtient très vite, il n'y a pas besoin de monter à des millions ; quand vous êtes déjà à peu près au niveau de 21 ou après ça 34 et ainsi de suite, déjà vous obtenez une valeur fort approchée de ce a .

Alors c'est de ça qu'il s'agit. Il s'agit de comprendre, d'essayer de comprendre par autre chose que par la référence au feu au derrière dont je parlai tout à l'heure, à savoir par le processus lui-même de ce qui se passe quand se joue le jeu de la représentation du sujet.

Si nous cherchions à motiver ce départ incroyable du quitte ou double, du 1 contre 1 pour que ça fasse 2, et puis que ça ne s'arrête plus comme ça jusqu'au bout, jusqu'à enfin avoir pour résultat seulement, mais qui n'est pas mince, de définir d'une façon stricte une certaine proportion, une certaine différence qui fonctionne au niveau de cet appareil, celle que j'ai désignée de a en chiffres, il a donné, en somme, ce maître, (p641->) son petit

doigt, puisque dans le fond, ça ne coûte pas cher, le pur prestige, pour faire un 1 ; c'était sa vie ; mais comme à ce niveau-là après tout il n'est pas sûr qu'on sache bien la portée de ce qu'on fait, comme le démontre le fait qu'il faut en savoir beaucoup en effet pour y regarder à deux fois, voilà, il a donné son petit doigt, une fois, et puis y passe toute la mécanique. Je veux dire que le maître, avec son esclave, il va lui arriver de passer à la casserole à son tour. Les Troyennes en ont su un bout. Est-ce que vous ne croyez pas que cet Autre, cet ensemble vide, on pourrait y voir quelque chose comme une représentation, la vraie, de ce qu'il en est du cheval de Troie, à ceci près qu'il n'a pas tout à fait la même fonction que nous montre l'image, à savoir de (se ?) déverser ces guerriers au cSur d'une assemblée humaine qui n'en peut mais, mais que par cet appel, ce procédé du 1 qui s'égale au 1 du jeu de la maîtrise, il en absorbe, le cheval de Troie, de plus en plus dans son ventre, et que ça coûte de plus en plus cher.

C'est ça le malaise de la civilisation. Mais il faut bien que j'aïlle plus loin sans faire de petite poésie et que laissant toute cette population qui le fête, ce cheval de Troie, faire la queue devant le château de la puissance, château kafkaïen, je précise (p642->) que la chose ne prend son sens qu'à tenir compte de ce a , c'est à savoir que le a , le a seul nous rend raison de ceci que le pari s'établit d'abord du 1 au 1 qui est quitte ou double ; quitte ou double pour quoi faire puisque ce qu'il s'agit de gagner, on l'a déjà comme le remarque fort bien quelqu'un dans le dialogue de Pascal. Seulement il faut croire que ce a qui se dégage de la poussée du processus jusqu'au bout, il fallait qu'il soit déjà là, et quand on met 1 contre 1, il y a une différence : $1 + a - 1 = a$.

Si le maître met en jeu le 1 contre le 1 théorique qu'est une autre vie qui est la sienne, c'est en raison de ceci que $1 + a$ et 1, entre les deux, il y a une différence qui se voit par la suite et qui fait que, de quelque façon que vous vous y preniez pour la suite, à savoir que vous commenciez votre série par 1, si la loi qui forme le troisième terme de l'addition des deux qui précèdent est observée vous avez cette série :

$$\begin{array}{l}
 1 \\
 1 + a \\
 2 + a \\
 3 + 2a \\
 5 + 3a
 \end{array}$$

dont le remarquable est très exactement ceci que le nombre des a , le coefficient du a reproduira ce qu'il en est d'entiers dans la série précédente, à savoir, si vous (p643->) voulez, le nombre des esclaves en jeu ; que c'est dans ce rapport de la croissance de la série avec une croissance en retard puisque c'est elle qui est esclavagée, une croissance en retard d'un cran pour les coefficients, c'est du a que j'ai appelé le plus-de-jouir en tant que c'est ça qui est cherché dans l'esclavage de l'autre comme tel, sans que rien soit pointé que d'obscur au regard de sa jouissance propre à l'autre, c'est dans ce rapport de risque et de jeu que réside la fonction du a . C'est dans le fait d'avoir disposition du corps de l'autre sans rien pouvoir

plus sur ce qu'il est de sa jouissance que réside la fonction du plus-de-jouir, et il est important de le souligner pour en illustrer non pas ce qu'il en est toujours de la fonction du a , car c'est du a privilégié par la fonction inaugurale de l'idéal dont il s'agit, mais de démontrer que nous pouvons, à ce niveau, en assumer une genèse purement logique.

C'est là la seule valeur à proprement parler de ce que nous avançons aujourd'hui. Mais de son caractère illustratif et du lien fait avec ce que j'ai appelé la disposition du corps, ce n'est pas au hasard que notre civilisation dite libérale, dont ce n'est pas du tout d'un mauvais ton qu'un Lévi-Strauss l'ait épinglée pour les ravages qu'elle véhicule avec elle au niveau strict de la civilisation des Aztèques, chez (p644->) eux simplement c'était plus voyant, on vous sortait le a de la poitrine de la victime sur les autels ; au moins ça avait là une valeur dont il était concevable qu'elle pût servir à un culte qui fut celui proprement de la jouissance.

Nous ne sommes pas en train de dire que dans notre culture, tout se résume à cette dialectique du maître et de l'esclave. N'oublions pas que dans la genèse judéo-chrétienne, le meurtre premier est celui que je n'ai pas besoin de vous rappeler mais dont personne ne semble avoir remarqué que, si Caïn tue Abel, c'est pour faire la même chose que lui. Ça plaît tellement à Dieu, ces agneaux qu'il lui sacrifie, ça chatouille d'une façon si manifestement visible ses narines, car enfin, le Dieu des Juifs a un corps ; qu'est-ce que la colonne de fumée qui précède la migration israélienne sinon un corps ? - Caïn voit Abel favoriser à ce point la jouissance de Dieu par son sacrifice que comment ne ferait-il pas ce pas de sacrifier le sacrificateur à son tour ?

Nous sommes là à un niveau où se touche ce que le a peut avoir de ce rapport qui est masqué par tout cet espoir fumeux dans ce que seront nos vies au-delà, et nous laissons complètement de côté ce qu'il peut être comme question de la jouissance qui est derrière, cet ensemble vide, ce champ nettoyé de l'Autre, (p645->) voilà les questions qui assurément permettent de donner dans ce que j'appelais tout à l'heure notre civilisation générale, la valeur d'un mot d'ordre comme celui dit de l'habeas corpus. Tu as ton corps, celui-là t'appartient, il n'y a que toi qui peut en disposer pour le faire

passer à la friture.

Ceci sans doute nous permettra de voir ceci qui n'est pas vain que le taux de corps, si je puis m'exprimer ainsi, de ce qui, dans cette dialectique, passe à l'exploitation, participe comme on dit, ce taux de corps, sous le même mode du taux antérieur logiquement du plus-de-jouir, que $5 + 3$ a peut en venir ou ne pas en venir à posséder, comme on dit, $3 + 2$ a, il rien reste pas moins que 3 avait quand même ses 2 a, ces 2 a qui sont hérités du 2, du stade encore antérieur.

Le corps, le corps idéalisé et purifié de la jouissance, réclame du sacrifice de corps. C'est là un point très important pour comprendre ce que je vous ai annoncé la dernière fois et que je ne dois faire que télescoper, c'est à savoir la structure de l'obsessionnel.

L'obsessionnel comme l'hystérique dont nous parlerons la prochaine fois, puisque aussi bien cette fois-ci je n'ai pu vous décrire la série que dans le sens de la montée, à savoir du quitte ou double, mais il y a un autre sens ; il y a le sens du sujet qui, pourquoi pas, pourrait au Un qui est dans l'Autre se (p646->) faire représenter comme l'ensemble vide ; c'est ce qu'on appelle généralement la castration. Et la psychanalyse est faite pour éclairer cette autre direction de l'expérience d'où vous verrez qu'elle aboutit à des résultats tout différents et que, pour l'annoncer dès maintenant, c'est là que s'inscrira la structure de l'hystérique.

Mais aujourd'hui tenons-nous en à pointer que l'obsessionnel se situe tout entier par rapport à ce que j'ai cru aujourd'hui devoir vous articuler de ces rapports numériques en tant qu'ils se fondent sur une série bien spécifiée dont, je vous le répète, ce n'est qu'à titre de valeur d'exemple et d'une façon conforme à ce qu'il en est de l'essence du névrosé qui lui-même pour nous est exemple et seulement exemple de la façon dont il convient que soit traité ce qu'il en est de la structure du sujet ; l'obsessionnel donc ne veut pas se prendre pour le maître ; il ne le prend en exemple que de sa façon d'échapper à quoi ? est-ce à la mort ? Bien sûr, à un certain niveau de surface, je l'ai articulé, l'obsessionnel qui est bien malin peut prendre la place de ce a lui-même qui en tout cas surnage toujours dans le bénéfice de la lutte, quoi qu'il arrive . Le plus-de-jouir est toujours là. Il s'agit de savoir pour qui ; le plus-de-jouir qui est le véritable enjeu du pari, et il n'est pas besoin que je rappelle ce (p647->) que j'en ai articulé pour que ceci ait son plein sens ; voilà où l'obsessionnel cherche sa place : en l'Autre, et la trouve puisque c'est au niveau de l'Autre que dans cette genèse éthique, le a [se trouve] et comme cela se forge.

Qu'est-ce qu'il en est ainsi, quelle est la fin de l'obsessionnel ? Ce n'est pas tant d'échapper à la mort qui, dans tout ceci, est présente mais n'est jamais, comme telle, saisissable dans aucune articulation logique, comme je vous l'ai tout à l'heure présenté, la lutte à mort est fonction de

l'idéal, non pas de la mort, jamais perçue, sinon de (?) (écrite) d'une limite qui est bien au-delà du jeu, du champ logique.

Par contre ce dont il s'agit, et tout aussi inaccessible dans cette dialectique, c'est de la jouissance et c'est à cela que l'obsessionnel entend échapper.

Ceci j'espère pouvoir l'articuler cliniquement assez pour vous montrer que c'en est le centre et puisque je n'ai pas pu pousser aujourd'hui les choses plus loin, même pas au point d'avoir à vous faire une certaine communication que j'avais aujourd'hui à illustrer d'une lettre ; je m'arrêterai là aujourd'hui, vous indiquant simplement que si vous venez la prochaine fois vous saurez pourquoi de toute façon ce ne sera pas dans cette salle que, l'année prochaine, j'espère pouvoir poursuivre pour vous et avec vous mes propos.

note : bien que relu, si vous découvrez des erreurs manifestes dans ce séminaire, ou si vous souhaitez une précision sur le texte, je vous remercie par avance de m'adresser un [email](#).

[Haut de Page](#)
[commentaire](#)